

## **LA RÉVOLUTION DU SYMPTÔME**

Il me revient, redoutable privilège, de ponctuer cette série de conférences que vous avez organisées autour de notre thème de l'année : « Que faisons-nous des symptômes ? »

Ce thème auquel, dans nos différents Collèges cliniques, nous avons eu à nous mesurer est une question, et une question formulée à notre propre adresse. Elle veut dire non pas : « que faisons-nous de nos symptômes ? » ou « que faisons-nous des symptômes que nous sommes ? » (sous-entendu : en tant que psychanalystes), mais très précisément : que faisons-nous, en tant qu'analystes, des symptômes dont l'insupportable conduit jusqu'à nos cabinets et nos divans, les sujets qui en sont les porteurs ?

J'ai dit que par ma place dans la série des intervenants, il me revenait de ponctuer. Ponctuer, ce n'est pas répondre – et certainement pas de répondre à la place de mes collègues -, ce n'est pas boucler la signification, ce n'est pas dire le dernier mot ou livrer le sens ultime qu'il n'y a d'ailleurs pas : S(A barré). Ponctuer, ça peut également consister à placer tout simplement des points de suspension, ce qui, vous en conviendrez, serait tout à fait homogène à la structure du symptôme !

Que je ne réponde pas ne veut pas dire que je ne suppose pas qu'à la question – « Que faisons-nous des symptômes ? » - vous n'avez pas reçu déjà quelques éléments de réponse ; par exemple, qu'un symptôme, il est attendu d'un psychanalyste qu'il l'**accueille**, qu'il le **complète**, qu'il le **déchiffre**, qu'il le **serre**, qu'il le **réduise**. Bref, il est attendu d'un analyste qu'il traite les symptômes, ce qui ne veut pas dire qu'il les thérapie !

J'ai pensé, à tort ou à raison, à cause de mon rang dans la série des conférenciers, qu'il serait inutile et superflu d'y aller, à mon tour, de mon refrain, de ma variation sur le thème : « Que faisons-nous des symptômes ? »

En lieu et place de cet exercice, j'ai jugé préférable de reprendre et de tenter d'éclairer une intuition qui m'est apparue il y a quelque temps déjà, quand j'ai été amené, dans le cadre du Séminaire d'Ecole, à me pencher sur le syntagme lacanien d'**identification au symptôme**.

Ce qui m'est apparu alors, c'est que le modeste concept de symptôme, coincé entre ses adhérences médicales et son invention marxienne (du moins selon la thèse développée par Lacan dans « RSI ») – que le symptôme donc était peut-être le plus fondamental des concepts de la psychanalyse, en tout cas si l'on envisageait celle-ci comme **praxis** et **discours** et non comme **savoir**, **doctrine** ou **théorie**.

En effet, on pourrait poser la question sous forme de devinette et s'interroger : qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qui est présent au début d'une psychanalyse et qui se retrouve aussi à sa fin ? Réponse : le symptôme, dont nous savons que le concept subsume aussi bien le psychanalyste !

D'où le titre que j'ai finalement proposé à Eliane Pamart-Ribereau pour cette conférence : **La révolution du symptôme**.

Je pense en avoir assez dit pour que vous sachiez dès à présent que ce n'est pas l'acception politique du signifiant « révolution » que je convoque ici, mais son sens en astronomie, à savoir le mouvement en courbe fermée, le retour périodique d'un astre à un point de son orbite ; n'est-ce pas d'ailleurs ce même

sens que Lacan mobilisait ironiquement dans la réponse à la question IV de sa « **Radiophonie** » (1970)?

Le paradoxe, puisque paradoxe il y a, est que, s'agissant du symptôme, sa révolution n'est ni pure répétition ni « éternel retour » du même ; c'est une révolution qui conjoint le retour (à la même place ?) à la mutation, à la métamorphose, au changement. C'est que le symptôme n'y est pas indépendant du sujet dont le changement réel, efficace et durable, effet de sa psychanalyse, atteste qu'il n'y a, à dire vrai, de révolution qu'éthique.

Ce que j'aimerais m'expliquer, et du coup vous faire partager, c'est en quoi consiste cette révolution du symptôme, pourquoi elle se confond avec le trajet d'une analyse et en quoi l'enseignement de Lacan en épouse exactement le mouvement ?

## 1.

Je commencerai par dire que l'idée qui a longtemps prévalu concernant le symptôme, c'est bien sûr qu'il s'agit d'un phénomène pathologique, d'un phénomène donc qui fait souffrir le sujet qui en est le porteur et dont il s'agit – et pourquoi pas le plus rapidement possible – de le débarrasser. Cette conception a donc une incidence sur son statut temporel si je puis dire. Cela comporte, en effet, que le symptôme est au départ, au départ de la démarche qui conduit le sujet, le futur analysant, jusqu'à son analyste. On pourrait dire dès lors et selon cette perspective que le symptôme est la **raison**, voire la **cause** – matérielle, pour le coup – de la démarche analysante.

Mais ce n'est pas la seule implication. Il y en a au moins une deuxième qui veut qu'au terme de la démarche, à la fin de l'analyse, il n'y ait plus de symptômes, autrement dit : disparition des symptômes et fin de l'analyse devraient coïncider.

N'est-ce pas ce que l'on pourrait appeler une conception psychothérapeutique de la psychanalyse ? N'est-ce pas ce à quoi les tenants actuels de l'évaluation des psychothérapies veulent nous reconduire ?

Cela nous semble débile à nous, et sans doute pour les meilleures raisons. Il n'en demeure pas moins – et cela ne peut pas se traiter par la morgue, le mépris ou l'arrogance – que les tenants de cette « psychothérapisation » des pratiques psy développent de plus en plus leur audience :

- auprès de certaines populations, de certains sujets, de leurs familles et des institutions qui y entendent, paraît-il, plus de sensibilité à leur souffrance et à leur douleur, davantage de souci thérapeutique, et donc de pragmatisme ;
- auprès des organismes de soins, des gestionnaires et des instituts de
- recherche (INSERM, CNRS, etc.), en raison de leur plus grande adhérence à l'idéologie gestionnaire (efficacité, économie, évaluabilité, etc) ou au discours d'objectivation de la science, voire à la *furor sanandi* d'un certain discours médical.

Alors, qu'opposer à tout ce mouvement de contestation, de remise en question et parfois de remise en cause de la psychanalyse ?

Il semble que le temps n'est plus à opposer à une telle armada des formules éculées, du type : « la guérison vient de surcroît », ne serait-ce que parce qu'elles ne sont audibles que par des sujets déjà pris dans le discours analytique. Et encore !

Aussi, il m'a paru utile, dans cette conjoncture, de m'interroger – et de vous associer à mon questionnement, de tenter de vous le faire partager – sur ce qui a conduit la psychanalyse – depuis Freud sans doute, mais plus résolument depuis Lacan – à chercher à s'émanciper de ce que j'appellerai un certain « thérapeutisme ».

Y a-t-il des fondements – **cliniques** mais aussi de **raison** – au changement de perspective inauguré par la psychanalyse ? Je pose la question des fondements parce qu'il ne me paraît pas acceptable qu'un tel renversement, une telle « révolution » – qui engage l'éthique de ce discours – puisse s'originer dans l'idéologie ou fonctionner simplement comme alibi, justification ou rationalisation des impuissances ou des échecs de la psychanalyse.

Pour ce faire, j'ai opté pour ce qui m'était le moins difficile aujourd'hui : effectuer un petit sondage dans l'enseignement de Lacan pour tenter de répondre à la question que je viens de poser.

Rassurez-vous, dans la mesure où j'ai fonctionné, pour ainsi dire, à l'économie ! Je n'ai retenu en tout et pour tout que quatre scansion, quatre moments qui, mis en perspective, contribueront, je l'espère, à éclairer voire à répondre à cette question.

## 2.

En général, quand on s'interroge sur le symptôme dans l'enseignement de Lacan, on a tendance à mobiliser la grande artillerie conceptuelle et à examiner les différentes élaborations lacaniennes : le symptôme comme **signifiant** (échafaudage de signifiants, **métaphore**), le symptôme comme **jouissance**, le symptôme comme **signe** (mixte de signifiant et de jouissance), le symptôme comme **lettre**, le symptôme comme **fonction d'ex-sistence de l'inconscient**, le symptôme comme quatrième **consistance nouant R, S, et I**. C'est une approche qui a sa valeur et que plus d'une fois j'ai moi-même mis en œuvre. Cependant, je dirai que la structure du symptôme n'est pas le « tout » du symptôme dans notre expérience et donc dans/pour le discours analytique.

Aussi, ai-je pensé utile de ranimer une autre approche, plus discrète, qu'on trouve également chez Lacan. Cette approche, je n'hésiterai pas à la qualifier d'éthique même si on a tendance de nos jours à mettre ce terme d'éthique à toutes les sauces. Elle répond, cette approche, à la question qui revient souvent, qui nous est souvent posée : qu'est-ce qui distingue *in fine* la psychanalyse des psychothérapies, qu'est-ce qui la spécifie comme mode de traitement ?

Eh bien, à cette question, Lacan répond très précisément dans la séance du 27 janvier 1954 de son Séminaire consacré aux Ecrits techniques de Freud.

Je résumerai la perspective qu'il développe en quatre points :

1. Il commence par situer l'originalité de la psychanalyse dans le fait d'avoir perçu dès l'origine ce qu'il appelle « *le rapport problématique du sujet avec lui-même* ». Ce rapport problématique du sujet avec lui-même, je dirai qu'il ne s'agit de rien d'autre que ce Freud appelait conflit et Lacan : division du sujet.
2. Ce rapport, de division donc, du sujet d'avec lui-même, Lacan propose de considérer que la trouvaille proprement freudienne a consisté à le mettre en conjonction avec **le sens des symptômes**. Ce qui suppose *a minima* l'hypothèse que les symptômes ont un sens et que ce sens fait problème pour le sujet, qu'il n'est pas par lui intégré, assimilé. D'ailleurs Lacan pousse les choses un petit peu plus loin en affirmant que c'est le « *refus de ce sens par le sujet* » qui lui pose problème.
3. D'où vient la question, implicite, de comment l'analyste doit se situer par rapport à ce ternaire : sujet, symptôme, sens. Quel type d'intervention est-il attendu de lui pour qu'il y ait acte analytique?

Contrairement à ce à quoi l'on pourrait s'attendre, Lacan ne situe pas l'acte de l'analyste du côté de l'interprétation – au sens courant de **donation de sens** - ; c'est même ce qu'il exclut puisqu'il affirme que le sens des symptômes ne doit pas être révélé au sujet, sous-entendu : par l'analyste.

4. En lieu et place d'une révélation du sens des symptômes par l'analyste, Lacan indique comme visée de l'analyse, pourrait-on dire, l'assomption de ce sens par l'analysant. Autrement dit, ce qu'il est attendu de l'acte de l'analyste, c'est de conduire son analysant à assumer le sens sexuel, le sens phallique, ou si vous préférez, la signification de castration de ses symptômes. On pourrait presque dire que nous tenons là une anticipation de la fin de l'analyse conçue comme assomption du complexe de castration. Mais passons. Ou plutôt, revenons à notre propos.

Quelle conclusion Lacan tire-t-il de ces quatre points que je viens d'évoquer pour vous ?

Elle tient en une thèse, dont la formulation peut paraître datée, mais qui garde tout son prix et toute sa valeur d'orientation : « *en cela, la psychanalyse est une technique qui respecte la personne humaine – au sens où nous l'entendons aujourd'hui après nous être aperçus que ça avait son prix – qui non seulement la respecte, mais ne peut fonctionner autrement qu'en la respectant. Il serait donc paradoxal de mettre au premier plan cette idée que la technique analytique a pour but de forcer la résistance du sujet* ».

Mettons de côté l'arrière plan polémique qui relève d'une certaine conjoncture, du débat sur la technique psychanalytique, et en particulier sur le problème de l'analyse des résistances.

On voit bien que Lacan, sans mépriser la technique – pourquoi aurait-il alors consacré son séminaire de l'année 53-54 aux *Ecrits techniques de Freud* ? – cherche à réveiller ou à révéler la face éthique du discours analytique, l'éthique y étant à la technique ce que l'énonciation est à l'énoncé.

C'est ainsi qu'au style inquisitorial de l'analyse des résistances et à la visée d'éradication des symptômes qui en constitue le pendant, Lacan oppose ce qu'il appelle très simplement, le respect de la personne humaine, respect qui passe naturellement et en premier lieu par celui de ses symptômes.

Seulement, est-il besoin de le dire, le respect dû au symptôme, le respect observé à l'endroit du symptôme ne saurait ni être le traitement du symptôme ni s'y substituer.

Il s'agit donc d'une condition, de la condition nécessaire mais non suffisante du traitement analytique du symptôme ou de l'analyse en tant que traitement du symptôme.

### 3.

Poser l'analyse comme mode de traitement du symptôme me conduit à ma deuxième scansion. En 1964, dans son séminaire qui prend le relais de celui, interrompu, sur les Noms-du-Père, Lacan ne s'attachera pas seulement à fonder en raison la psychanalyse et à en exposer les concepts de fonds, les concepts fondamentaux. Dans le même mouvement, il examine à nouveaux frais ce que c'est qu'une psychanalyse, ce en quoi consiste une cure psychanalytique.

Ici le définitoire de la psychanalyse, choisi par Lacan, ce n'est pas le sujet, le signifiant ou le fantasme : c'est le symptôme. C'est déjà en soi un évènement !

A la question : qu'est-ce que l'analyse, Lacan répond d'abord négativement, c'est-à-dire en disant ce que l'analyse n'est pas : « ... *l'analyse n'est pas de retrouver dans un cas le trait différentiel de la théorie, et de croire expliquer avec pourquoi votre fille est muette – car ce dont il s'agit, c'est de la faire parler et cet effet procède d'un type d'intervention qui n'a rien à faire avec la référence au trait différentiel* ».

Comment définir positivement à présent en quoi consiste l'analyse.

« *L'analyse consiste justement à la faire parler, de sorte qu'on pourrait dire qu'elle se résume, au dernier terme, dans la levée du mutisme (...)* ».

Faut-il comprendre ici que la levée du symptôme, en l'occurrence la levée du mutisme de la petite hystérique, suffirait pour conclure qu'il y a eu analyse ? Bien évidemment que non. La subtilité de la position de Lacan réside dans le fait qu'il fait participer la production de l'effet levée du symptôme (ici le mutisme) à la définition même de l'analyse sans que cette dernière s'y résorbe entièrement. Alors, me direz-vous, pourquoi l'effet de levée du symptôme est-il insuffisant pour parler d'analyse ?

Il y a à cela, bien sûr, une réponse triviale : dans la mesure où, au moins par hypothèse, on peut obtenir le même effet par d'autres moyens, la levée du symptôme n'atteste qu'une chose : le symptôme a été traité. Ce qui, vous en conviendrez, ne veut nullement dire qu'il a été traité par l'analyse, qu'il a cédé parce qu'il a été soumis à l'analyse, c'est-à-dire au déchiffrement et à la lecture, voire à l'interprétation.

Mais, n'est-ce pas là rester au niveau des signifiants et donc du sens ?

La réponse que propose Lacan va bien au-delà. Je le cite : « *Le symptôme est d'abord le mutisme dans le sujet parlant. S'il parle, il est guéri de son mutisme, évidemment. Mais cela ne nous dit pas pourquoi il a commencé à parler. Cela nous désigne seulement un trait différentiel qui, dans le cas de la fille muette, est, comme il fallait s'y attendre, celui de l'hystérique* ».

Si la phrase-clé est, comme je le pense, « *Mais cela ne nous dit pas pourquoi il a commencé de parler* », je dirais que la dimension que Lacan introduit ici comme spécifiant de l'analyse, c'est la dimension **épistémique**. Seulement, il ne faut pas s'y tromper. Il ne s'agit pas de n'importe quel savoir. Le savoir dont il est question ici, ce n'est pas le savoir en tant que support du sens, c'est un savoir sur la cause. De sorte que je peux conclure sur ce point en disant que pour Lacan, en 1964, l'analyse est un mode d'intervention, une opération qui produit l'effet de levée du symptôme mais accompagné du savoir sur sa cause ( tout aussi bien d'ailleurs la cause du symptôme que celle de sa levée). N'est-ce d'ailleurs pas le minimum exigible pour atteindre à ce que Freud appelait quant à lui la

« guérison de la maladie », c'est-à-dire non seulement « l'élimination des symptômes » mais aussi l'élimination de « l'aptitude à former de nouveaux symptômes » ?

#### 4.

Venons-en à présent à ce qui, à un certain moment, a semblé supplanter le symptôme. On le sait, c'est la catégorie du fantasme. Et d'ailleurs, c'est à la fin de ce même Séminaire de 1964, que Lacan produira son hapax – qui a depuis fait florès – de « traversée du fantasme ».

Il me semble que c'est d'avoir fait de la « traversée du fantasme » le critérium sinon de la fin en tout cas de la passe, qui a laissé penser que l'analyse était davantage une « opération sur le fantasme » qu'une opération sur le symptôme. Je dirai même qu'une certaine lecture, structuraliste en diable, de Lacan, a pu tenter de dériver directement le symptôme de la pulsion sans la médiation du fantasme.

Or, qu'en est-il vraiment ?

C'est sans doute l'ensemble de la problématique des rapports entre symptôme et fantasme qu'il conviendrait d'examiner ici. Il s'agit, vous le savez, d'une question d'une redoutable complexité. Je me contenterai de rappeler quelques points pour en fixer les coordonnées.

On peut remarquer d'emblée que chez Freud, déjà, il n'y avait pas qu'une distinction et une opposition simple entre symptôme et fantasme. En même temps que cette distinction et cette tension, ce qu'il introduit – en tout cas pour la névrose – c'est leur articulation pour ne pas dire leur intrication.

Il n'y a donc pas d'un côté le symptôme, fait d'un échafaudage, d'une surimposition de signifiants, et de l'autre, le fantasme, fait de substance

jouissante, d'un objet *a* réduit à sa contingence corporelle. Il y a dans le symptôme, ce que Lacan a appelé son « enveloppe formelle », qui relève du signifiant, et il y a l'enveloppé, ce que l'enveloppe du symptôme contient et qui est jouissance.

C'est ce fait, pourtant d'expérience, que Lacan a mis du temps à formaliser. Mais une fois formalisé, il nous permet d'avancer sur au moins trois points.

1. Le premier est une relativisation voire une récusation du symptôme comme métaphore ; mais à entendre au sens où la métaphore serait seulement une substitution signifiante. Dire en effet que le symptôme n'est que pure substitution signifiante c'est oublier que déjà chez Freud il était aussi **substitut de satisfaction**. D'une certaine manière, Lacan ne fait que renouer avec cette veine freudienne.
2. Le deuxième point que je voudrais évoquer est une conséquence du premier, dans la mesure où dire que le symptôme n'est pas pure métaphore, c'est dire qu'il n'est pas tout-signifiant. N'est-ce pas la conséquence tirée par Lacan en 1970 dans sa « **Radiophonie** », quand, à la surprise générale, il se met à réhabiliter le signe ? Je vous rappelle le passage mémorable mais si souvent occulté :

*« D'abord que, sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s'imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire c'est la première, ce sera aussi la dernière. Mais il y faut ce détour.*

*Ce que j'ai dénoncé d'une sémiotique implicite dont seul le désarroi aurait permis la linguistique, n'empêche pas qu'il faille la refaire, et de ce même nom, puisqu'en fait c'est de celle à faire, qu'à l'ancienne nous le reportons.*

*Si le signifiant représente un sujet, selon Lacan (pas un signifié), et pour un autre signifiant (ce qui veut dire : pas pour un autre sujet), alors comment peut-il, ce signifiant, tomber au signe qui de mémoire de logicien, représente quelque chose pour quelqu'un ?*

*C'est au bouddhiste que je pense, à vouloir animer ma question cruciale de son : Pas de fumée sans feu.*

*Psychanalyste, c'est du signe que je suis averti. S'il me signale le quelque chose que j'ai à traiter, je sais d'avoir à la logique du signifiant d'avoir trouvé à rompre le leurre du signe, que ce quelque chose est la division du sujet : laquelle division tient à ce que l'autre soit ce qui fait le signifiant, par quoi il ne saurait représenter un sujet qu'à n'être un que de l'autre ?*

*Cette division répercute les avatars de l'assaut qui, telle quelle, l'a affrontée au savoir sexuel, - traumatiquement de ce que cet assaut soit à l'avance condamné à l'échec pour la raison que j'ai dite, que le signifiant n'est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel.*

*D'où mon énonciation : il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu : formulable dans la structure. »*

Vous aurez remarqué que Lacan, dans ce passage, n'utilise à aucun moment le terme de symptôme. C'est simplement qu'en lieu et place de celui-ci il préfère parler de la division du sujet, c'est-à-dire en définitive de ce que le symptôme à la fois signale, masque, dévoile, met à nu.

Mais déjà l'allusion au bouddhiste et la chute sur l'inexistence du rapport sexuel sont là pour nous indiquer que ce dont il s'agit c'est du symptôme. D'une part du symptôme comme *signe de jouissance* et d'autre part comme *métaphore du non-rapport sexuel*.

Tout ce qui s'articulera par la suite sur le symptôme, de « *Litturaterre* »(1971) au « *Moment de conclure* »(1978-1979) ne constitue à mon sens que dérivation et approfondissement de cette thèse fondamentale.

Du coup s'éclairent et aussi s'articulent plusieurs aspects de la doctrine psychanalytique du symptôme et de son destin dans la cure.

La première chose qui s'éclaire, me semble-t-il, est relative à quelque chose qui fut longtemps – je devrais dire jusqu'à ce que je rédige cette conférence – une énigme. A savoir : pourquoi, ce qui fut promu comme un des concepts

fondamentaux de la psychanalyse, la répétition, finit par disparaître totalement de l'enseignement de Lacan ? – la dernière occurrence repérée est datée du 9 avril 1974 -.

J'ai l'idée que la répétition est très précisément relevée, supplantée, relayée, prise en charge par le concept de symptôme ;

La deuxième remarque que je voudrais faire concerne le destin de l'opposition du symptôme et du fantasme dans l'enseignement de Lacan. Ce qui fut pendant longtemps un binaire quasi irréductible et un principe de lecture de l'expérience devient moins évidente, notamment en raison de la réévaluation du concept de symptôme et de l'accentuation de la fonction de la lettre.

Bien sûr que la lettre ne surclasse pas simplement l'antinomie supposée entre le signifiant et l'objet. Ce que Lacan montre ou démontre avec le *letter-litter* de Joyce, c'est justement que ce qui était à un moment signifiant peut devenir objet au moment suivant. Sans ce renversement considérable dans la doctrine, tous les derniers développements de Lacan, en particulier sur la *femme-symptôme* ou la *père-version* (en tant que symptôme paternel) seraient tout simplement incompréhensibles !

X X X

Permettez-moi de conclure sur les deux conséquences majeures à tirer de ce qui précède :

- 1) pour parodier le Lacan de Radiophonie, je dirai que le symptôme n'est pas seulement la première affaire et du sujet et de l'analyste ; ce sera aussi la dernière. En effet, tout ce qui précède ne veut dire qu'une chose : il n'y a pas de sujet sans symptôme parce qu'il est le pendant du refoulement originaire qui supporte le nœud du parlêtre. Dès lors la psychanalyse, par

rapport au symptôme, est une expérience qui va d'un réel à un autre, de l'insupportable à l'impuissance. Cette expérience est aussi une traversée, celle qui va d'un sens inassumé à un ab-sens, celui du rapport sexuel dans l'inconscient. C'est à cette ab-sens qu'il convient de rapporter la nécessité du symptôme qui est à entendre au plus simple : nécessité de sa fonction : **ex-sistence de l'inconscient, nouage, nomination**. C'est même pourquoi, après avoir exploré plusieurs hypothèses ou conceptions, Lacan finira par s'arrêter sur **l'identification au symptôme** pour situer ce qu'il en est de la fin de l'analyse ; que ce qui fut au départ se retrouve aussi à la fin ne justifie-t-il pas à soi tout seul qu'on parle de révolution du symptôme !

- 2) Dès lors Lacan est conduit à rien moins qu'à redéfinir ce qu'est l'analyse – en prenant ses distances par rapport à son optimisme thérapeutique de 1964 – ce qu'elle vise (une certaine modification de l'économie de jouissance d'un sujet) et ce à quoi elle est organiquement liée (le savoir textuel). Les choses sont bien faites puisque cette redéfinition Lacan l'accomplit dans la séance du 10 janvier 1978 de son Séminaire « *Le moment de conclure* » :

*« L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses « sinthomes » (...). L'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré ; ça se produit du fait qu'il y a le symbolique. Le symbolique, c'est le langage : on apprend à parler et ça laisse des traces. Ça laisse des traces et, de ce fait, ça laisse des conséquences qui ne sont rien d'autre que le « sinthome » et l'analyse consiste à se rendre compte de pourquoi on a ces « sinthomes », de sorte que l'analyse est liée au savoir ».*